

# Au lycée Pasteur de Neuilly, Lettres d'Henri Mosseri à Roger Nimier (1939-1943)

HENRI MOSSERI À ROGER NIMIER

Neuilly, le 15 juin 1939

Mon cher Nimier,

Je viens d'apprendre avec une douloureuse surprise la triste nouvelle du deuil qui t'atteint. Je n'aurai pas besoin de t'écrire de longues phrases pour t'exprimer toute ma sympathie et toute la peine que j'ai pour toi, car tu sais que mon amitié pour toi et l'intérêt que je porte à ce qui te touche me font prendre une part très vive à ta douleur, ainsi qu'à celle de ta famille.

Ton bon camarade,

Mosseri

HENRI MOSSERI À ROGER NIMIER

*L'en-tête Hôtel de l'Établissement thermal de Préchacq-les-Bains (Landes) est rayé.*

11 juillet 40

Mon cher Nimier,

Contrairement à ce qui se trouve en tête, et que j'ai d'ailleurs barré, nous ne sommes pas à Préchacq, mais à Pau.

Après un voyage mouvementé, nous étions donc arrivés à Préchacq-les-Bains, près de Dax, où nous attendaient des connaissances. C'est un endroit isolé et très calme, trop même s'il s'était agi de vacances comme les autres. Comme c'est un lieu de cure et rien que de cure, les clients ne sont plus de la première jeunesse, à l'hôtel. Le temps a été détestable, il pleuvait tous les jours et parfois avec orage. Ces pluies incessantes ont amené une crue de l'Adour, chose paraît-il exceptionnelle en cette saison.

L'hôtel-établissement-thermal (et le parc) s'est alors transformé en château fort, entouré d'eau de tous les côtés. Le ravitaillement se faisait par barques, et nous avons eu aussi une invasion de moustiques et de taons qui a fait des ravages.

Nous en avons eu tellement marre que nous sommes partis pour Pau, où je te donne mon adresse :

Villa « Les Nénuphars » / Rue d'Idron-Lotissement du Buisson / PAU (Basses-Pyrénées)

Les gens sont ici très aimables et le pays est beau. Je regrette de ne l'avoir pas connu plus tôt, et dans d'autres circonstances.

J'attends avec impatience d'avoir de tes nouvelles ; il est probable que tu n'en as pas de Reynaud ni des autres.

À bientôt, j'espère.

H. Mosseri

\*\*\*

HENRI MOSSERI À ROGER NIMIER

*Dans la lettre, le sobriquet Grosju désigne le professeur de français que les deux camarades avaient l'an précédent en classe de première, M. Grosgurin. On le retrouve par exemple dans ce titre d'une lettre de décembre 1942 : « IV. Grosgurinités ». Et la lettre en date du 11 septembre 1942 se présente comme un pastiche de ce professeur. « L'Hostel de la Gorce », par référence au proviseur, désigne le lycée Pasteur.*

Jeudi 6 août [1942]

Mon cher petit camarade,

Notre grand camarade tu sais bien qui (comme dirait le Ferdinand de *La Jument verte*) est toujours invisible. J'ai toujours la même impression.

Cet après-midi je vais à Saint-Genève où j'ai l'intention de consulter des ouvrages sur l'histoire de la F.M. ; nous nous verrons peut-être, ou plutôt nous nous serons peut-être vus, puisque ce billet ne te parviendra pas avant demain.

Donc, rendez-vous demain à 14 h HMG (heure du méridien de Grosju) à l'Hostel de la Gorce, avenue des Ternes.

Je te rapporterai tu sais bien quel livre, apporte-moi la suite ; j'aurai soin de me munir d'amusettes diverses.

Si tu as fait de nouveaux pastiches, fais-les moi voir.

Poignées de mains à la Grand-Jean.

Moïse dit Aaron

HENRI MOSSERI À ROGER NIMIER

*À la fin de la lettre, Mosseri impose avec Moizerye l'une des déformations qu'il fait subir à son patronyme. Il désigne son camarade par l'un de ses pseudonymes privilégiés, De la Peyrière, utilisé à l'époque dans les Pastiches de manuels publiés ci-après dans la partie V.*

11 août [1942]

Citoyen ci-devant,

La Royauté est tombée hier, le citoyen Danton a pris le pouvoir. Bientôt la République nous apportera la paix et la fraternité de tous les peuples. Hélas ! Que ne sont-ils là, ces deux bienfaiteurs de l'humanité, le grand Voltaire et le grand Rousseau : ils se seraient réconciliés solennellement, devant le triomphe éclatant du Progrès et de la Vertu pour lesquels ils ont combattu toute leur vie ! Moment sublime où les vieillards pleurent de joie, les mères d'émotion, les jeunes gens d'admiration, les enfants de fierté d'avoir assisté à ce beau jour, et les oppresseurs du peuple, de honte et de fureur ! Tous courent à la Convention, chacun veut être le premier à y porter la nouvelle.

Mais que fait, pendant ce temps, le comité autrichien de l'hypocrite Breteuil, où le trop faible Barnave s'est malheureusement fourvoyé ? Il regarde couler le sang du peuple, il le boit jusqu'à s'y noyer, tout en négociant la reddition du chacal La Fayette à la hyène sanglante Bouillé !!! Car c'est l'Autriche, toujours l'Autriche, ce vampire rongeur la moelle des nations, avec ses alliés inséparables du clergé réfractaire, qui s'oppose aux généreux mouvements populaires. Mais la colère du peuple ne grondera pas longtemps impunément. Nous ne nous laisserons pas duper par le dégénéré qui règne à Vienne aussi facilement que le furent, dans leur innocente bonne foi, le Grand Frédéric et son alliée la Pologne.

Michelet-Révolution Française

Réunion demain à 14 h aux Jacobins pour entendre les citoyens De La Peyrière et Moizerye. Le second apportera un ouvrage réactionnaire du ci-devant De Châteaubriant, le premier est

prié d'apporter celui du ci-devant Du Hamel, ou à son défaut le *Mémorial de Foch*.  
L'Orateur des Jacobins,

M. de Robespierre,  
L.E.F.

\*\*\*

HENRI MOSSERI À ROGER NIMIER

*Cité en fin de lettre, le roman de Mauriac La Pharissienne a paru en 1941. Quant au terme « Gandillacqueries », de même registre que « Grosгуринités », il se rapporte à leur professeur de philosophie Maurice de Gandillac que Michel Tournier évoque dans Le Vol du vampire.*

14/2 [1943]

Old chap,

Voici déjà 3 semaines j'avais commencé à t'écrire mais la missive est restée inachevée sur ma table. Aussi j'en recommence une autre, n'ayant pas l'insolence de Namar dont j'ai reçu une carte datée de début janvier et terminée en février. Ah ! ce Namar ! Mon intention est de t'écrire désormais régulièrement, avec réciprocité bien entendu.

J'espère que M. Miro et ses collaborateurs font d'excellentes affaires grâce à leurs conseillers juifs. Moralise-t-on en Sorbonne ? J'espère que tu y as déjà fait au moins acte de présence. Il m'intéresserait d'avoir quelques détails à ce sujet.

Par contre, mon activité scolaire est évidemment dépourvue du moindre intérêt, mon apprentissage chorégraphique (je marche sur les traces de Namar) en a à peine davantage.

Les matheux sont de plus en plus impossibles à 5 ou 6 exceptions près ; leur manque (presque absolu) de culture est effrayant. La plupart en sont à lire *Cinq-Mars* et *Les Chouans* ! J'en ai tout de même découvert quelques-uns qui ont une culture parmi lesquels un nommé Martin, d'ailleurs très fort en maths, ancien élève de Grosju (noblesse oblige).

Moultement jouissif ! On vient de m'apprendre la prise de Rostov, de Vorochilovgrad, d'aucuns ajoutent Novorossisk, ce qui est très vraisemblable d'ailleurs. Après de l'offensive actuelle, celle de l'hiver précédent apparaît comme une misérable caricature, tout juste bonne à faire ricaner les grands-Jean(s). Je pense que tu daignes t'intéresser personnellement à des nouvelles aussi joyeuses, et que je ne t'apprends rien. On m'a dit beaucoup de bien du général Juin, qui organise actuellement un corps blindé pour l'invasion de l'Europe (donc mêmes idées que De Gaulle), jeune du reste pour un général (54 ans, un peu plus que De Gaulle), né en Algérie (comme Franchet d'Esperey), a servi sous les ordres de Lyautey (comme Giraud, Catroux, Noguès), ancien prisonnier (comme Giraud), libéré sous condition (ceci est moins bien), était à Dunkerque ; considéré comme le meilleur de tous les généraux alliés d'Afrique.

Le F. : Massigli est devenu commissaire national aux Aff. Etr. de la †. Que penses-tu des intrigues de S.A.R. le Comte de P... en Af... du N... ?

Si cela t'intéresse, un libraire de l'avenue Mac-Mahon, qui est d'ailleurs plutôt relieur, boutique peinte en rouge indécis, non loin de la rue de l'A, que tu connais certainement, a encore presque tous les volumes des éd. de Cluny ; il y en a même un qui doit être récemment paru : *Peines d'amour perdues. Comme il vous plaira*, de Shakespeare. Je me suis précipité dessus, et n'ai acheté que les *Pensées* et *De l'amour* faute de capitaux, mais j'y retournerai certainement. Il ne manque, je crois, que quelques Verlaine et quelques Flaubert. Livres lus ces derniers temps : *Variété*, parfois très intéressant, mais inégal (les II et III sont, je crois, supérieurs) ; le tome II de *Du côté de chez Swann* ; *La Grande Peur des bien-pensants*, de Bernanos, à la gloire de Drumont, homme génial écrasant tous ses contemporains, paraît-il. C'est en réalité une sorte de caricature de l'histoire contemporaine, du

2 décembre à la Grande Guerre, avec des formules très amusantes. Exemple : « à la différence des hommes de gauche, toujours rustres, qui jettent aussitôt la main au plat, se partagent les morceaux, le conservateur pille discrètement le buffet, s'en va d'un pas solennel sous les regards déferents des serveurs, croquer son butin dans une embrasure, et il se garderait bien d'essuyer sa moustache aux rideaux. » Pour Panama, il est question du petit juif Aaron, dit Arton ; pour le fort Chabrol, c'est M<sup>c</sup> (H)amar(d) qui vint arrêter ou qui tenta d'arrêter Jules Guérin.

*La Pharisienne* contient un et même deux caractères dignes du meilleur Balzac. Désireux de m'exercer à lire en anglais, j'ai lu un « Penguin book » de propagande anti-mussolinienne et anti-franquiste par un correspondant de guerre en Éthiopie, et en Espagne. Même en admettant une large part d'exagération, Franco apparaît comme une sorte de Cavaignac qui se serait de plus appuyé sur l'étranger (100 000 « volontaires » italiens et allemands à la fin de 1937). Chamberlain, Halifax, Beaverbrook et même Eden sont accusés de sympathies pour le fascisme. *Champions du monde*, de P. Morand, amusant sans plus. J'ai pris à la « bibliothèque » des matheux (ces gens si étranges), *Matière et lumière*, de L. de Broglie, dont les 2/3 environ sont accessibles, ce qui n'est déjà pas mal.

Ce sera tout pour cette fois-ci.

Amicales gandillacqueries,

H.M.

*Est accolé à la signature un monogramme contenant une croix de Lorraine*

P.S. Vu l'autre jour la fille X..., qui faisait les trottoirs (naturellement) du Boul Mich. Elle prépare toujours sa licence de sartrologie.

Dernière minute : Kharkov aussi ? C'est presque trop !

HENRI MOSSERI À ROGER NIMIER

*Dans la lettre, « Charles M. » désigne Charles Maurras et « A.F. » l'Action française. – Présent dans la lettre du 11 juillet 1940, Reynaud faisait partie avec Mosseri et Nimier de l'équipe du Globule rouge, le petit journal de lycée. Dans Lagorssants de Grande peur des Lagorssants, il faut voir une déformation du patronyme Lagorsses du proviseur du lycée Pasteur.*

2/3/43

Cher,

Grand merci pour l'article de Charles M., que je m'excuse d'avoir légèrement déchiré en ouvrant l'enveloppe ; du moins le texte n'est pas atteint. Je t'envoie en même temps un article d'un genre un peu différent, à rendre jalouse M<sup>me</sup> Tabouis ; il est vrai que elle, du moins, avait le courage de signer ses articles.

Les avions italiens ne bombardent Malte que très rarement en ce moment ; l'invincible Lord Gort, gouverneur que les Anglais ont nommé il y a quelques mois field-marshal (où est la pudeur britannique ?), peut bomber le torse.

L'offensive chapochnikovienne semble marquer un temps d'arrêt. En résumé, elle a : 1° dégagé le Caucase, sauf une « tête de pont » autour de Novorossisk ; 2° repris entièrement Stalingrad, d'où 1 M de Germains morts ou blessés ou prisonniers pour rien ; 3° repris toute la boucle du Don avec Rostov ; 4° repris toute la boucle du Donetz avec une partie du bassin houiller ; 5° enfoncé le front Kharkov-Koursk ; 6° poussé des pointes vers le Dniepr ; 7° débloqué Leningrad. Ouf ! Tu daigneras avouer que ce n'est pas mal, et que cela vaut bien un 2<sup>e</sup> front.

Pour M<sup>me</sup> Herriot, j'espère que tu savais qu'on l'a appelée « la nuit du Catroux ».

L'État-major de l'A.:F.: n'était pas mal évidemment, mais il faut renouveler les cadres. Après les hommes de plume, la nouvelle génération est celle des hommes à poigne : le beau Marcel (Peyrouton), ex-., gouverneur de l'Algérie, athlétique et terrorisant les Arabes. Les journaux new-yorkais en feraient très bien une vedette, si ce n'est déjà fait : « *Enemy of both Blum and Laval... The best french colonial administrator since Lyautey... He who wanted to execute Laval and De Brinon... The more (sic) athletic*

*ambassador in Buenos-Ayres... The best rugby-player of French statesmen with Mr Delbos... The best... The greatest... The man who... The man of whom President Roosevelt said... » and so on.* Il y a aussi Charles, le général indiscipliné, mais il semble défendre la République judéo-maçonnique. Alibert (Raphaël), l'homme de Riom, et du 13 décembre avec Peyrouton. Maxime, ou Napoléon V, mais il est prisonnier. Quant à S.A.R., elle réside dans les environs de Rabat. S.A.I. le prince Louis Bonaparte est aussi quelque part en Afrique du Nord. Et même Son Exc. A. Lebrun, s'est sauvé(e) de Grenoble pour Alger. Si l'on ajoute Flandin, Baudouin, Pucheu, etc... en Algérie, Chautemps and Co aux U.S.A., Massigli à Londres, une trentaine de députés communistes, Vallin, bras droit du magnifique colonel etc. etc., on comprend qu'il n'est pas facile aux généraux Giraud et De Gaulle de s'entendre, sans parler de la querelle des commandements. Tout ceci est pourtant assez triste, et, il faut bien le dire, n'augure rien de bon pour l'après-guerre. Il y a déjà au moins une dizaine de partis.

À propos de l'A.:F.:., j'ai pu trouver *Fantômes et vivants*, que je n'ai pas encore eu le temps de lire. Mes lectures ont été en effet assez réduites cette semaine. *De l'Amour* n'est pas indigne de Stendhal, se lit agréablement, c'est un ouvrage un peu décousu, avec des redites. L'amour en est le principal, mais non le seul sujet. Quelquefois, cela fait penser à La Bruyère ou aux *Lettres Persanes* ; intéressant pour bien connaître la personnalité de l'auteur, mieux que dans ses romans.

*Le Voyage de Centurion*, de Psichari, très bien écrit et très ennuyeux.

*Hasards de guerre*, de Paul Chack : la bataille manquée du Dogger Bank, et la poursuite de la flotte de Brueys par Nelson de Gibraltar à Aboukir (« la flotte introuvable »). Dans la 1<sup>ère</sup> partie, Churchill est présenté comme se croyant grand stratège, et dans les moments critiques, ne faisant qu'entériner les décisions de Lord Fisher ; toujours inquiet sur les réactions éventuelles de l'opinion. Mais du moins l'auteur avoue que le Premier Lord sait choisir « *the right man in the right place* », tels Fisher et Beatty. Que penses-tu de la *Grande Peur des Lagorssants* ?

J'ai revu notre ami Reynaud dans des circonstances assez inattendues. Je crois t'avoir déjà dit que je pratiquais la culture physique en salle depuis quelques mois. L'autre soir, comme je prenais ma leçon, je vois arriver le bel Alain, qui m'a dit venir là depuis un mois. Il est dommage que tu n'aies pas été là. Je pense qu'il aurait déjà été comique pour toi de me voir soulever des gueuses, m'accrocher à la barre fixe, etc. Mais avec Reynaud aussi, cela devient beaucoup plus comique. Il s'est livré en effet à ses fantaisies habituelles, pris de fou-rire au moment où il doit se tenir la tête en bas, faisant de grandes glissades etc. Par-dessus le marché, il avait un fort mal de tête et ne cessait pas de s'en plaindre.

Il y a un coup dur sur les cuivres, comme on dit. Je n'ai pas voulu te l'annoncer tant que ce n'était pas sûr, mais aujourd'hui malheureusement, il n'y a plus d'espoir. Je vais donc être obligé de quitter la France à la fin du mois. En attendant, je quitte demain le lycée, que je ne regretterai guère. Puisque tu me dis être généralement libre le samedi après-midi, peut-être pourrai-je te voir ce samedi ? Je pourrais t'expliquer plus en détail cette lamentable imbécillité. À moins de contre-ordre, j'irai donc devant chez toi à 14 h. t'attendre. Donc à bientôt, j'espère.

HM

\*\*\*

HENRI MOSSERI À ROGER NIMIER

Bordighera, 1<sup>er</sup> juin [1943]

Mon cher Roger,

Je n'ai toujours pas de tes nouvelles depuis deux mois ; aussi je suppose que tu as dû m'écrire sur du papier quadrillé, ou avec une enveloppe doublée, ce qui est interdit. D'ailleurs, il vaut mieux envoyer des cartes, elles arrivent plus vite. J'ai eu par contre des nouvelles régulières de Jean-Jacques. Quand a lieu ton examen ? Ici on ne manque pas de distractions sportives, littéraires, cinématographiques et touristiques, d'autant plus que j'ai fait quatre ou cinq connaissances, féminines comprises. Je parle un peu l'italien et je le parlerais sans doute mieux si tous les gens

auxquels on a affaire ici ne parlaient pas français. Ce qui est même vexant : parler italien et se voir répondre en français. Peux-tu me donner l'adresse exacte de Loew, je voudrais lui écrire ? J'ai même envie d'écrire à Grosju – pourquoi pas ? Parmi mes dernières lectures, les plus intéressantes sont *Le Voyage de Shakespeare*, *Claudine à l'école*, *Bouddha vivant*, *Balzac* par Faguet, *Vies des dames galantes*, etc., etc. Je commence aussi à lire en italien. Réponds-moi le plus vite possible.

Amitiés,

Henri

*La carte porte les cachets de la poste, de la censure italienne et de la Wehrmacht.*



HENRI MOSSERI À ROGER NIMIER

*Les écrits des examens dont il est question en début de lettre sont ceux des certificats de licence, Littérature française, Morale et sociologie. Roger Nimier sera reçu aux deux.*

Bordighera, 14 juillet [1943]

Mon cher Roger,

Bien reçu ton abondant courrier du 23 juin. Félicitations pour « tes examens », car je ne doute pas du succès à l'oral.

Peut-on aussi te prier de féliciter Ronron à la première occasion ?

Je m'accuse : 1° de n'avoir pas eu la patience de terminer le tome I de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. 2° d'avoir mal parlé de Victor Hugo en public (en italien).

Aujourd'hui, je te parlerai un peu de mes amis d'ici (cf. mes portraits pasteurien envoyés à Beauvais).

La première connaissance que j'ai faite a été Esther, la nièce de la charcutière, une ravissante brune aux yeux noirs, avec une toute petite bouche... mais arrêtons-là cette description enthousiaste. Elle a 20 ans, est née à Nice et habitait Monte-Carlo avant la guerre. Nullement vulgaire d'ailleurs. Elle m'a demandé de lui faire connaître la littérature française ; j'ai commencé par les comédies de Musset. Gardons-nous bien de lui mettre entre les mains des manuels imprégnés de crasse sorbonifère (ceci sans vouloir t'offenser). À part cela, un fichu caractère, c'est-à-dire non pas mauvais, au contraire, mais très changeant. Enfin, il n'y a tout de même pas de quoi se plaindre.

Fred, 25 ans, est venu de Paris quelques semaines avant moi. Docteur en droit et en criminologie (de quoi vous poser un homme). Bon joueur de tennis également. Il m'a dit avoir connu les enfants de Marcel Aymé : celui-ci est un respectable père de famille d'une soixantaine d'an-

nées, toujours très sérieux et ne disant jamais un mot. De quoi se taper le... par terre, pour imiter le style de *La Jument verte*.

La sœur de Fred, Renée ou Renata suivant le pays, 21 ans, est une jolie brune (encore), mais qui n'est pas comparable à l'autre (évidemment !). Cultivée et spirituelle.

Mario, qui a mon âge, né à Marseille, ex-Parisien, ex-Niçois, ex-Monégasque, etc... est un garçon très sympathique, quelque peu galéjeur (avé la manière !), sportif et pas zazou. Il a dirigé il y a quelques jours une revue d'amateurs.

Lorenzo, ou comme ont dit ici Renzo, du même âge que moi aussi, est le seul de tous ceux-ci qui n'ait pas habité la France, mais il y a été très souvent et parle bien français. Le garçon le plus cultivé de Bordighera, anciens et modernes, italiens et étrangers.

Il y en a encore d'autres, mais moins importants. Ce sera tout pour aujourd'hui. Je vais me replonger dans la *Storia della Letteratura Italiana*, de De Sanctis, qui est très détaillée et me permet de connaître à la fois la langue et la littérature. J'avais aussi essayé de lire *I Promessi Sposi* (*Les Fiancés*) de Manzoni, mais c'est trop difficile comme italien, trop long et trop monotone ; Renzo m'a d'ailleurs dit n'avoir encore vu personne qui ait pu le lire en entier.

Tapes amicales à la Grand-Jean.

Henri

# La lecture, « vice impuni »

Yvon Pierron

Printemps 1940

La guerre fait long feu. Quelques semaines plus tôt, elle se limitait à des opérations coups de main autour de la frontière, elle éclate brusquement, les stukas envahissent le ciel de France. Paris sera-t-il livré aux flammes ?

Roger Nimier est confié à ses grands-parents paternels, qui mènent une vie recueillie à Saint-Brieuc, dans le quartier du Bourg-Vasé, à l'ombre de la cathédrale. Les Nimier appartiennent à la meilleure Bretagne. L'un des leurs, médecin de marine, a soutenu sa thèse sur la déformation du pouce entraînée par le port du sabre ; la brochure sommeille dans les réserves de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, je doute que l'auteur des *Épées* en ait jamais eu connaissance.

Quatorze ans et demi. Roger a quitté le lycée Pasteur de Neuilly pour le lycée de garçons de Saint-Brieuc. Il n'a pas encore atteint sa taille adulte ; sa réserve, son attitude de lycéen modèle, regard attentif à l'ombre de ses grands cils baissés, donnent le change. Son teint « sentait encore son enfance ». L'impression se dissipe lorsque Madame Louis Guilloux, professeur de français, l'invite à s'exprimer.

Madame Louis Guilloux, épouse de l'auteur du *Sang noir*, mène sa classe de façon débonnaire, le sourire ne quitte pas ses lèvres. Jamais elle ne hausse le ton ; elle reprend calmement un contresens ; ses cours tiennent du questionnement socratique.

Mona Ozouf, qui fut son élève trois ou quatre ans plus tard au lycée Ernest-Renan, lui rend hommage dans *Composition française*<sup>1</sup> :

« La manière imposante qu'avait Madame Guilloux d'expliquer *Iphigénie* nous fait presque comprendre qu'on puisse sacrifier une fille pour du vent. » Comble d'émotion pour la jeune lycéenne, Madame Guilloux la présente à son mari, « le grand écrivain ». « ... Il m'interrogeait sur mes lectures, je lui confiais ingénument mes admirations locales, Charles Le Goffic, Anatole Le Braz, il s'amusait, plissait son œil de malice à les torpiller, en moquant leur platitude, et j'étais troublée. »

Troublé, Roger ne le fut en aucune façon lorsqu'il fut interrogé par Madame Guilloux. *Lorenzaccio* était au programme ; il convint de la grâce juvénile de l'auteur, de son enjouement, de la mélancolie souriante des *Comédies et Proverbes*, un souffle d'air frais dérobé à la solennité un peu larmoyante des auteurs romantiques, à l'esprit pontifiant de Victor Hugo.

— Vous n'aimez pas Victor Hugo ?

— Euh... Un peu trop sonore, prêchi-prêcha.

Sourire de Madame Guilloux.

Nulle forme de confusion, une assurance un rien ironique, une maîtrise hors du commun. Quatorze ans et demi ! Et déjà l'esprit hussard, la désinvolture, une moue dédaigneuse.

Je n'avais pas, à beaucoup près, l'aisance de mon jeune camarade encore dans sa prime-vère ; en revanche, nous avions en partage la passion de la lecture, ce « vice impuni », selon Valéry Larbaud.



Passé l'âge des livres réservés à l'enfance, des classiques de la collection Nelson, après avoir maraudé dans le fonds familial, survolé les romans à la mode derrière l'épaule d'une sœur ou d'une cousine, le temps était venu de quitter les chemins balisés.

Les auteurs classiques consacrés par l'usage nous invitaient à les rejoindre. Quel plaisir de les surprendre dans leur intimité !

Voyez La Fontaine, tout à son nonchaloir, le « bonhomme » prend au plus long pour se rendre à l'Académie, suivant d'un regard amusé le ballet des bateliers sur la Seine ; nous le suivions à Auteuil, où il se rendait à pied pour vider un pot avec l'ami Boileau ; du coup, il devenait « des nôtres », comme il se dit chez les joueurs de rugby au cours de la troisième mi-temps.

En ce printemps 1940, *Andromaque* était au programme ; une détresse poignante. Pyrrhus me donnait le sentiment d'être un parti convenable. Hermione tramait un mauvais coup dans l'ombre. Tout cela était fort émouvant, mais l'Épire m'éloignait sensiblement de Saint-Brieuc. Racine, le metteur en scène de cette dramaturgie n'avait plus de secrets pour moi après lecture du charmant ouvrage que Jules Lemaitre lui avait consacré.

J'avais déniché chez un libraire ce livre broché à la couverture jaune et le traînais dans mon sac d'école. Au retour du lycée, devoirs bâclés, leçons apprises, j'en dévorais les pages.

Rien ne me paraissait plus exaltant que de suivre le jeune Racine depuis sa naissance à la Ferté-Milon, ses années d'étude aux Granges de Port-Royal, et de l'accompagner un peu plus tard à Uzès, chez ses cousins Vicart ; il exultait, émerveillé par la pureté du ciel méditerranéen : « Nous avons des nuits plus belles que vos jours... » Et, déjà, il rêvait d'art dramatique.

Vint le temps des amours fiévreuses aux pieds de la Du Parc et de la Champmeslé, étoiles du théâtre racinien. Il me semble que je l'aimais encore davantage d'avoir transgressé la morale austère des Messieurs de Port-Royal : « Il a aimé, Dieu comme il a aimé ses maîtresses. »

La repentance l'attendait auprès de Madame de Maintenon, alignant des vers pour l'édification des jeunes filles de Saint-Cyr.

Sous sa mentonnière et son bonnet à ruches, on avait peine à reconnaître la petite Françoise d'Aubigné qui gardait ses dindons sur les bords de la Sèvre Niortaise, avant de mener le diable à quatre et ses amours de guingois avec l'infortuné Scarron.

Je traînais Jules Lemaitre dans mon cartable. Nimier en fit la découverte à la sortie de la classe : « Qu'est-ce que tu lis ? » Ainsi naquit une amitié rompue vingt-deux ans plus tard, au milieu de la nuit, par l'annonce de sa mort.

Évoquant les jeunes gens qui s'entraînent sur la piste cendrée, Montherlant a cette expression « amis par la foulée ». Nous le devînmes, Roger et moi, par la lecture.

Molière nous était moins familier que l'auteur de *Phèdre*. Difficile de suivre le cheminement de l'*Illustre Théâtre* ; on le croyait à Montpellier, il filait à Pézenas. Roger ne l'avait pas entièrement perdu de vue ; nous promenant quelques années plus tard dans les rues de Paris, il avisa à la terrasse d'un café un consommateur au visage épanoui et me souffla à l'oreille « Monsieur de Pourceaugnac ».

Nos rêveries littéraires nous arrachaient à l'actualité ; la « drôle de guerre » hésitait encore, elle prit un caractère radical à partir du mois de mai ; l'illusion du « réduit breton » fut vite dissipée.

J'avais quitté Saint-Brieuc lorsqu'un orage d'acier creva le ciel de France ; on imaginait la Panzerdivision dans l'Aisne, elle était à Saumur, sur les rives de la Loire.

Un vent de panique souffla sur le pays, foule hagarde se pressant sur les routes, fuyards, débris de l'armée en déroute, vélos traînés à la main, voitures aux galeries surchargées de bagages, torpédos crachotantes bousculées par les officiels cherchant à se frayer un passage. Spectacle hallucinant : l'exode.

Paris ne fut pas livré aux flammes. Roger avait regagné le domicile familial. La défaite consommée, la stupeur de l'armistice dissipée, une lettre de Roger vint me surprendre.

Le répertoire classique reprit ses droits.

Émile Faguet, Jules Lemaitre, Ferdinand Brunetière, brillants universitaires, d'une lecture souriante très *Revue des Deux Mondes*, nous avaient ouvert les coulisses du Grand Siècle. Nous n'en avons pas tout à fait fini avec le théâtre classique.

Sous la plume d'un jeune normalien, Robert Brasillach, l'univers viril de Pierre Corneille nous attendait. Le sourcil haut levé, la moustache conquérante, le tintement de l'acier sur les pavés de la *Place Royale* nous renvoyaient à Alexandre Dumas. Fierté ombrageuse des gentilshommes castillans, soupîrs de l'amour dévoilé.

Dans Rome où je naquis, ce malheureux visage  
D'un chevalier romain captura le courage.

Si loin des manuels scolaires, la jeunesse d'esprit de Robert Brasillach nous transportait d'enthousiasme. *Tour operator* accompli, ivre de poésie, le jeune normalien nous entraînait à sa suite dans l'univers héroïque du théâtre cornélien. Randonnée de rêve, de Tolède à San Gimignano, d'Albe en Bithynie.

Nimier se prêtait l'âme romaine ; une fierté de bon aloi qui se refusait aux attendrissements ; « il y avait du gentilhomme en lui », écrit à son propos Pierre Marcabru. Avait-il jamais vraiment quitté Versailles ? Versailles présenté un peu plus tard dans un livre avec le concours de Pierre Gaxotte.

La Rochefoucauld, Saint-Simon, Retz... Roger est au milieu des siens ; le grand style est son affaire ; les grands seigneurs écrivent d'instinct, oublieux des conventions grammaticales ; l'esprit de cour, *l'esprit de finesse* qui laissait Pascal interdit, lorsqu'il fut reçu par le duc de Roannez en son château d'Oiron.

En toutes circonstances, à la sortie du lycée, en vacances, Roger lit sans relâche.

Que n'ai-je conservé ces lettres reçues à longueur de semaines, enveloppes distendues, surchargées de timbres, au cours de nos années de première et de philosophie. Nous échangeons nos impressions de lecture ; une forme de challenge. Il me semble que Roger avait tout lu.

À peine bachelier, il avait fait le tour des écrivains sous pavillon français ; une véritable revue d'effectif. À commencer par les réservistes, Noël du Fail, Béroalde de Verville, un peu fatigués sous leur uniforme défraîchi ; le printemps revenu, les poètes de La Pléiade batifolaient dans leurs gentilhommières des bords de Loire, François Rabelais, ironique, risquait des plaisanteries de « haute graisse » qui sentaient un peu le soufre.

Au détour d'un chemin creux, on croisait d'Aubigné, la main sur la garde de l'épée. Montaigne et La Boétie se tenaient à l'écart du monde ; ils réprouvaient les échauffements de seigneurs au sang un peu trop vif et déploraient la servitude volontaire qui accablait le plus grand nombre.

Nimier entra en littérature comme on entre en religion. Il fréquentait Balzac autour d'une tasse de café, faisait un brin de cour à Madame de Bausséant, dînait à la table de Madame de Berny, prenait la mesure de la *Comédie humaine*, sans jamais s'attarder à l'ameublement des lieux ; la médiocrité de la vie de province n'était pas à son usage ; Balzac avait une âme de notaire.

Et pas davantage, il n'avait le goût de soupîrer sur le *Temps perdu*. Les bavardages de Madame Verdurin l'ennuyaient ; sa manière était de surprendre, de faire irruption chez Oriane de Guermandes ; le temps de lui baiser la main, il était reparti, un hussard se doit d'être sur la brèche.

Le temps était venu de quitter le lycée.

Pour sacrifier à l'usage, Roger s'inscrivit à la Sorbonne ; nous nous retrouvâmes au pied de la statue d'Auguste Comte ; il exerçait d'autre part une activité à temps partiel dans le domaine de la philatélie.

Lauréat du concours général, lecteur impénitent, que pouvait-il attendre des cours magistraux ? Les photocopiés y suppléaient largement.

Le sérieux universitaire était battu en brèche par la gaieté souriante de Gaston Bachelard. Son cours de philosophie générale tenait du *sit-in*. On s'installait comme on pouvait, au coin d'un banc, sur une chaise bancale, assis par terre.

Le philosophe champenois au regard malicieux raconte l'univers en roulant les *r*. Il se perdait en propos qui avaient la grâce d'une randonnée champêtre, refaisait le monde en exposant les principes de la géométrie non euclidienne, invitait Louis de Broglie à venir nous entretenir des sauts de mouton entre matière et lumière.

Il restait à nous retrouver ensuite au Luxembourg.

Nimier ne s'attarda pas longtemps dans les sentiers lumineux de la philosophie, encore qu'on lui doive un essai de morale, *Amour & Néant*, publié quelques années plus tard en marge de son œuvre romanesque. Une oreille attentive pourrait y reconnaître une forme de désenchantement.

Le climat de guerre civile qui déchirait la France, au lendemain d'une libération en trompe-l'œil, aggravait le sentiment qu'il éprouvait à vivre dans un monde fini, si loin de la liberté d'esprit de la vieille France.

Il était trop tôt pour mourir.

Roger Nimier donne le change. Fils spirituel des Mousquetaires, il joue les hussards, charge flamberge au vent la piétaille de Saint-Germain-des-Prés dont le sérieux l'accablait.

Une envie de grand large, la tiédeur l'insupporte. Il ferraille, croise le fer, écrit comme s'il menait un combat singulier. *Les Épées* paraissent en 1948 ; *Le Hussard bleu* suivra sans tarder (1950) et donne le ton, sous forme d'escrime littéraire.

Le livre est promis au Goncourt, l'oukase de Madame Colette en détourne le jury. Serait-ce que *Claudine* est offensée ?

Loin d'exalter la guerre, le roman relève davantage de *l'enfant qui joue*. Non que Nimier fût nietzschéen, mais il prend de la hauteur ; la médiocrité des temps présents l'accable.

Lorsque Bernanos revient du Brésil, Roger se prend de passion pour l'auteur de *La Grande Peur des bien-pensants*. Bernanos lui inspire un cri de révolte : *Le Grand d'Espagne*. Il dénonce les connivences, les « accommodements » d'une France vieillie à moins qu'elle ne soit agonisante :

« La France appartenait encore à la famille, mais on n'en parlait qu'à voix basse, on avait pour elle cette gentillesse méprisante que mérite une vieille personne dont on a attendu trop longtemps l'héritage. On a compté sou par sou ce qu'elle pouvait donner, l'honneur comme le reste. Un jour on apprend qu'elle a tout dilapidé et qu'il ne manque rien à sa ruine, pas même la honte. »

Un peu plus tard, il se moque de la presse française et la dit « ... fragile des poumons. L'air de l'histoire comme celui des événements n'est rapporté qu'à dose limitée et avec l'autorisation des médecins du régime. » (*Éloge de la folie par un sage*)

La chute du *Hussard bleu* souligne le pessimisme de l'auteur : « Vivre, il me faudra vivre encore quelque temps parmi ceux-là. Tout ce qui est humain m'est étranger. »

La fin des *Enfants tristes* annonce le destin qui devait s'accomplir une nuit de septembre 1962 sur l'autoroute de l'Ouest :

« Après avoir roulé quelque temps à cette allure sur les boulevards extérieurs, il trouva ce qu'il était venu chercher dans un grand chantier où l'on avait creusé des fosses profondes. Catherine est la plus charmante veuve de Paris. »

#### NOTE

1. Mona Ozouf, *Composition française*, Gallimard, 2009.